

Gris métallisé, la menace

Dominique Blondeau

Number 130, September 2011

Réinventer le 11 septembre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64954ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blondeau, D. (2011). Gris métallisé, la menace. *Moebius*, (130), 25–32.

DOMINIQUE BLONDEAU

Gris métallisé, la menace

*On ne tombe que devant deux états :
l'amour et la mort.*

D.B.

Pour vivre des matins comme celui-ci, rouge et or de l'automne, Iliès, pour rien au monde, n'aurait changé de ville. Ces tons mordorés sont d'autant plus étonnants que la chaleur estivale scintille encore sur l'asphalte, moirée, comme après un orage. La poussière palpite dans l'air, frémit sur les feuilles qui ne sont plus tout à fait vertes. Iliès hoche la tête, sourit, se moquant un peu de lui. Où la poésie va-t-elle se nicher !

Il habite le vingt-troisième étage d'un édifice résidentiel. De là, la perspective s'étale, tels les tentacules violets d'une pieuvre géante. Les voitures qui roulent à vive allure, objets miniaturisés, accentuent l'impression de ventouses vivantes. Plus loin, le fleuve, aluminium froissé, se niche nonchalamment sur ses rives. Iliès ne se lasse pas de ce paysage ; chaque matin renouvelé le conforte dans son bien-être. À trente-six ans, Iliès se perçoit comme un homme que la chance a marqué de son sceau. Bien sûr, la chance porte des noms d'hommes et de femmes qui l'ont aidé à apprivoiser un pays qui n'est pas le sien. D'où il vient, des hommes se battent pour un idéal discutable, des femmes prient pour sauvegarder la vie de leurs enfants. Halluciné, les regards. Terrorisé, les cris. Des villes ruinées, des pierres accablées par la violence des combats. Le nom de ces pays, chacun les connaît. Chacun en entend parler dans les journaux, à la télé, à la radio. Curieuse publicité, ricane Iliès. Les jacarandas sur fond de murs en pisé rose,

les exhalaisons de jasmin, d'orangers, brûlées par l'odeur oppressante du soufre. Au loin, la mer, à perte de vue, ne berce plus que des navires de guerre... Iliès se secoue, l'heure n'est pas aux nostalgies tardives; seuls ses vieux parents et son frère, restés là-bas, le rappellent à l'ordre d'un passé qui ne lui appartient plus. L'espace qui lui est personnel et qu'il préserve se nomme Anne, cette femme pour qui il a tout quitté. Continent et famille.

Elle lui était apparue, oui, apparue, à l'ombre d'un rocher, un après-midi où la mer se faisait mica turbulent, résidu de la chaleur sur les vagues crêtées, sur le sable effleuré par la brise marine. Il s'était arrêté devant elle, brune sur tout le corps, peau et cheveux. Une main en visière au-dessus des yeux, elle l'avait jaugé puis, rassurée par son immobilité, elle s'était levée, avait contemplé l'océan, son regard allant de la lisière des vagues baguant ses chevilles aux pieds figés d'Iliès moulés dans l'inertie sableuse de l'eau. Ils avaient échangé des mots de convenance et, sur une place ombragée de platanes, bu un thé à la menthe; Anne était partie sans aucune promesse de le revoir bientôt. Quelques jours plus tard, Iliès l'avait retrouvée au même endroit sur la plage, son corps à l'abri du soleil.

Le téléphone interrompt les pensées d'Iliès. Un collègue de travail l'informe d'une réunion impromptue en fin de matinée. Iliès raccroche, regarde l'heure à sa montre, il a le temps, il n'est pas neuf heures. Iliès va se doucher, s'habiller, ensuite il ira déjeuner à une terrasse avant de se rendre à l'université où il enseigne les mathématiques. Pourtant, il ne fait rien de ce qu'il projette; une musique diffusée en sourdine le distrait, il tourne machinalement les pages d'une revue savante, la laisse tomber à terre avant de revenir à Anne. Pourquoi cette femme qu'il a tant aimée le hante-t-elle, alors qu'elle est morte cinq ans plus tôt dans l'accident d'un avion monoplace qu'elle pilotait elle-même? Chaque fois que la question se pose, il ouvre la porte d'une pièce aux murs vides et chaulés. Dans un coin, une table basse avec une photo d'Anne, des livres qu'elle aimait. Il se souvient de son amour pour la lecture, la poésie en particulier, un monde à lui totalement étranger. Au centre, une longue table avec dessus une collection miniaturisée d'avions militaires et civils internationaux.

Legs d'Anne avant leur séparation. De son index, il effleure une maquette, essayant de reconstituer des pans de leur brève liaison. Seize mois pendant lesquels il avait tout renié, tout promis. Renié sa famille et ses amis, promis à Anne l'éternité de sentiments indéfectibles. Ignés, tel le désert aux limites de son pays. Seize mois pendant lesquels il avait vécu une vie entière. Pourtant, que de souffrance ne s'était-il pas infligée en faisant d'Anne sa raison d'être. Il avait voulu partager sa vie, ce qu'elle avait toujours refusé, prétextant qu'elle était plus âgée que lui. Ses vacances terminées, elle était rentrée chez elle, en Europe, où la civilisation comporte une manière d'être et de faire. Il reconnaît que jamais elle n'avait aliéné sa liberté d'homme célibataire, d'homme qui, à l'époque, débutait une carrière d'enseignant remarqué pour ses qualités de mathématicien. Curieusement, Anne aspirait à peu, tenait une librairie où elle se présentait deux fois par semaine, affirmant que son associé possédait un sens des affaires incompatible avec ce qu'elle était et l'idée qu'elle se faisait de l'existence. Les nombres l'ennuyaient d'où son désintéressement de la profession d'Iliès. Qui était Anne? s'interroge-t-il encore ce mardi matin de septembre. Chrysanthème échevelé que la chevelure d'Anne, se souvenant qu'elle était née en ce mois oscillant entre deux saisons. Enjouée ou colérique comme les équinoxes, les grandes marées battant le rythme de ses humeurs. Pourquoi l'avoir tant aimée? Sa mère à lui se méfiait de la femme qui prenait son fils chaque jour davantage. Les mères ne sont-elles pas jalouses de la force des amantes qui, ventouses collées partout sur le corps, attirent leurs fils dans des abysses insondables? Septembre se suffisant à lui-même, Iliès le dédiait à Anne, n'imaginant pas qu'un événement grave se produirait dans la douceur rousse de trente jours délectables. Gris métallisé, la menace proviendrait d'un ciel sali par les prémisses hivernales, embourbé dans le plomb des nuages de novembre. Tout ce qui se rattachait à Anne ne se chargeait d'aucune violence. Ni odeurs toxiques, ni soufre empoisonné brûlant les poumons.

Dans le salon, un rai de soleil traverse la vitre, s'épanche sur un mur décoré d'une reproduction d'Edward Hopper, *Toits sur la ville*. Le tableau en est illuminé, éclairé de

telle manière qu'Iliès imagine des flammes sur la terrasse surplombant l'édifice où il habite. L'illusion l'étonne à peine, la lumière crue de son pays lui a toujours manqué. Il lui arrive de rêver à un brasier coupant la ville en deux, décimant ses tours sous un amas de décombres et d'acier, rasant des maisons du quartier, ruines qu'il a si bien emmagasinées dans sa tête qu'elles ne le troublent pas. Ce qui est curieux, pense Iliès en fronçant les sourcils, ce sont souvent des explosions qui ravagent sa mémoire, rarement des flammes tranquilles lutinant dans une cheminée. Rarement, le bonheur rassurant de la complémentarité avec une autre femme qu'Anne. L'image lui est étrangère, elle appartient aux chimères de l'enfance, aux jeux improvisés et joyeux, qu'on interrompt pour retrouver le son de voix familières, les senteurs d'un repas partagé, les éclats de rire feutrés, les rites de la prière... D'autres femmes avaient jonché sa route, semeuses d'aventures sans lendemain, ventres avides, sexe épanoui. Après l'amour, elles se rhabillaient, regardaient l'heure à leur poignet, il était temps de rentrer chez elles, le lendemain leur devenait subterfuge pour ne pas s'attarder à la jouissance de draps tièdes et froissés. Iliès soupire, le monde moderne qui est maintenant le sien lui a été raconté par Anne; elle le méprisait mais profitait de ses excès. De ses largesses. Ne disait-elle pas que le courage lui avait manqué pour devenir pute, la vocation pour se faire religieuse! Contradictions d'Anne qui stoppaient le souffle d'Iliès au niveau du plexus solaire. Coups de poing qui pâlassaient son visage, le détournaient d'elle pendant plusieurs jours, se jurant de mettre un terme à sa passion qui le consumait de la tête aux pieds; elle n'était qu'une femme inconsistante, brandon d'indifférence le ravageant de fond en comble. D'où lui venait cette dureté, cette rage, pierre et mousse à la fois? Oui, mousse, quand sa main prenant la sienne, le ramenait à des sentiments humains qui étaient les siens. Ce n'est qu'après sa mort qu'il avait compris que son amour à lui n'était qu'étincelles alors que celui d'Anne brûlait de feux inassouvis rarement rassasiés. Des indices, carbonisés, dans le dédale d'années qui ne menaient nulle part. Même pas au bout d'un tunnel, comme on dit communément. Que des morceaux, des fragments. Le puzzle de leur liaison

ne l'a jamais laissé en paix. Des maquettes d'avions pour l'aider à s'envoler loin des contingences terrestres, Anne ne s'y était pas trompée. L'aventure des êtres qui ont tout à découvrir, ciel, eau, terre. Depuis ce temps, entendant le vrombissement des avions au-dessus de sa tête, il semble à Iliès que le regard d'Anne pèse sur lui depuis des univers insoupçonnés. Elle est morte un mardi lumineux du mois de septembre. Pilote expérimentée, son avion avait percuté une montagne, personne n'avait compris les causes de l'accident. Son corps carbonisé avait été trouvé loin de l'épave. Imprudence. Défi. Qu'avait-elle voulu prouver? Que son existence n'appartenait qu'à elle seule? Pied de nez à la mort? Tel l'amour qu'elle ne trouvait pas en Iliès, trop possessif, trop jaloux, trop... enrageait-elle. Pour elle, l'amour, c'était être libre; de la même manière on aime un pays où l'on revient de temps à autre au lieu de l'ancrer dans les habitudes des hôtels touristiques. Iliès se souvient de sa fureur quand il était arrivé chez elle avec deux valises, lui annonçant qu'il s'installait en Europe pour être plus proche d'elle. Commencement de l'altérité amoureuse, il ne reconnaissait plus la femme qui l'avait suivi la première fois. Que comprendre aux êtres qui n'ont pour ressource que leur propre instinct? Il avait loué un appartement, cherché un poste d'enseignant dans une ville provinciale. Ce n'était pas au niveau de ses ambitions, mais son univers se peuplait d'hommes et de femmes qui le distraient de sa liaison houleuse avec Anne, qu'il ne confiait à personne. Discret, il ne répondait qu'aux questions ayant trait à son pays, à sa famille. On le soupçonnait de mille maux alors que sa nonchalance d'homme oriental se nourrissait de la déception d'être repoussé constamment par une femme qu'il ne rencontrait qu'en fin de semaine. Désir d'Anne qui refusait tout partage quotidien. La guerre, qui ravageait son pays, le rendait suspect. Mortifiée, une jeune femme, repoussée fermement, ne l'avait-elle pas traité de terroriste! Iliès se souvient encore du choc mental qu'il avait éprouvé. Accusation indigne qui l'avait blessé au tréfonds de lui-même. La semaine suivante, il avait annoncé son départ à Anne qui, les larmes aux yeux, avait accepté sans protester. Pourquoi tant de haine et de suspicion? Iliès ne savait plus nommer, différencier les êtres qui comptaient pour

lui. Pourquoi tant de résilience chez Anne qui, un soir de tendresse, lui avait avoué qu'il faisait naître en elle des émotions endormies depuis longtemps. Avait-elle aimé un homme qui avait engendré des colères, des fureurs? Se vengeait-elle sur Iliès d'une humiliation souterraine, dont elle avait à peine conscience? À l'époque, trop aveuglé pour se questionner, il avait fait une demande pour aller enseigner aux États-Unis; là-bas, un bouillonnement d'idées novatrices le distinguerait du terroriste qu'il n'était pas, ne serait jamais. La liberté religieuse, le respect d'autrui, la couleur de peau, autant de valeurs inculquées par ses parents. Entre père et mère évolués, entre les continents africain et européen, son destin avait basculé du côté d'une civilisation qui, lentement, se désintégraît parce que trop enracinée dans les regrets d'une époque révolue. Iliès se fichait de l'histoire officielle, il fallait vivre au vingt et unième siècle, sans pour autant oublier les atrocités commises au nom d'un idéal aujourd'hui terni par des événements tragiques, qui n'auraient plus cours dans plusieurs décennies.

Iliès sort de la salle de bains, il sera bientôt huit heures quarante-cinq. Dehors, le soleil a dévié sa trajectoire, les toits de Hopper ne s'enflamment plus sur une terrasse imaginaire, ils ont repris les dimensions que l'artiste-peintre leur avait données. Ce qui fait sourire Iliès qui, après s'être vêtu d'un pantalon marine, d'une chemise pastel, déguste un pamplemousse, debout devant la fenêtre du salon. Il lui semble une fois encore avoir repris l'histoire d'Anne à rebours sans élucider le mystère de sa mort. Elle aurait pu aussi bien mourir dans son lit; pourquoi cette acuité morbide dont il ignore les causes mortifères, que le temps peu à peu a claquemuré dans l'amoncellement de petits riens qui font une vie? Iliès s'en veut de scruter des souvenirs douteux que seule une table dresse sous la forme de maquettes enfantines. Jetant un coup d'œil dans la pièce, il aperçoit les avions qui le narguent, leur nez en plastique ou en balsa pointé vers lui. Longtemps, Iliès a cru que les modèles réduits symbolisaient les gestes, les sourires, les colères d'Anne, en un mot les mouvements de la vie. Aujourd'hui, ce gris métallisé, perçu comme une menace, s'avère une teinte morne que le monde a adoptée

dans l'anonymat bruyant des modes, dans des rencontres hasardeuses qu'Iliès refuse. Si la ville américaine se teinte aussi du gris des affairments qui s'emballent, fleuve et édifices, avenues et places publiques, des parcelles joyeusement éclairées s'insèrent entre les couloirs des murs, à leurs bases. L'image du visage d'Anne, qui l'a souvent tourmenté, se résume à de brèves minutes désemparées qu'elle n'avait su dissimuler. Il avait attendu l'obtention d'un poste universitaire aux États-Unis pour lui annoncer qu'il dénouait leurs doigts de promesses trop lourdes pour elle. Son pays? avait-elle balbutié. Non, un continent peuplé d'immigrants qui ont construit un monde ni pire ni mieux qu'ailleurs mais où il lui serait permis de s'illusionner! Cette explication l'avait laissée coite; sèchement, le temps de se reprendre, elle avait demandé s'il plaisantait. Comme pour renforcer la peine qu'il ressentait, il avait éclaté de rire, laissant Anne dans un dépeuplement de l'âme qui, au fond de lui, le réjouissait. Il ne voyait que les reflets de ses cheveux bruns, la lueur fauve de ses yeux. Dernier rendez-vous insupportable qu'Iliès avait rompu, laissant Anne statufiée dans le musée parisien où défilaient des touristes enjoués et respectueux du lieu. Il se souvient que le monde s'était rétréci à quelques tableaux et sculptures. Aux dorures des plafonds, au beige des murs. Sur ce fond de formes et de couleurs confondues, Anne se tenait immobile, personnage plutôt qu'humaine.

Des années sans recevoir de ses nouvelles. Iliès enseignait dans une université américaine; des amoureuses, des amis composaient des semaines, des mois plaisants. Ses parents et son frère, clés magiques des portes de son lieu d'origine. On ne lui reprochait qu'une solitude triste dans laquelle aucune femme n'accédait. Que du provisoire. C'est son frère qui, stagiaire agronome en France, l'avait informé du décès d'Anne. Un entrefilet dans une revue spécialisée.

Il ne sait pourquoi mais depuis que le visage de Megan supplante les traits-squelettes d'Anne, chair et os pulvérulents, un malaise le replie dans des questions toxiques auxquelles il ne sait répondre. Là-bas, dans la pièce aux avions, il voit le gris métallisé laper le plancher, grignoter les murs, moisir le plafond, envahir l'appartement. Tout à coup, un bruit infernal s'alimente

de remugles pestilentiels, étouffants. Des nuages de flammes, un brasier sinistre catapulte Iliès au-delà de la tour résidentielle qui s'ébranle sur ses bases. Une pluie de plâtre, des piliers de béton, des enchevêtrements de tiges ferrailleuses le transpercent de toutes parts. Dans un hoquet d'une infinie douleur, en une nanoseconde, sa conscience réagit et s'étonne: Quel jour sommes-nous? Un écho perfide, inhumain le renseigne: le 11 septembre. Oh, essaie de se défendre Iliès contre le monstre à la gueule embrasée, qui l'emporte dans un couloir intemporel, c'est l'anniversaire d'Anne!